

La Part du fils

Jean-Luc Coatalem

La Part du fils



© Éditions Stock, 2019.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0411-3

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour mon père

*Nous ne sommes que la mémoire
que nous avons.*

José Saramago

C'est un canot de quatre mètres cinquante, dont ils ont hissé la voile rouge, une brise les pousse au large, le père et les fils.

C'est un mois de juillet sur la presqu'île de Crozon, elle a une forme de dragon, nous l'appelons familièrement Kergat.

C'est un été comme les autres, ils font d'invraisemblables balades à pied au fil des falaises, dépassant la pointe à l'à-pic du fort, pour longer les anses aux fougères jusqu'au cap aux Mouettes ou bien, à l'inverse, ils empruntent le chemin des douaniers pour se baigner sur les plages de l'est, ils rejoindront plus tard Lucie, la grande sœur, et Jeanne, la maman, sur le front de mer de la station où ils louent à l'année une maisonnette

derrière les quais, Kergat est à peine à une heure de Brest, c'est un second chez-eux, Kergat est à nous.

C'est un jour tranquille, l'Iroise montre ses verts durs et ses bleus tendres que l'onde fait gonfler, l'air sent bon, il n'y a pas foule, juste quelques automobiles place de l'église ou devant l'hôtel des Sables, sa façade d'établissement thermal, et dans la verdure ces quelques villas assoupies, elles ont fière allure avec leurs bow-windows et leurs vérandas, un côté Daphné Du Maurier un peu figé.

C'est un été sur la péninsule armoricaine, qu'importe qu'il pleuve, qu'il vente, les éclaircies sont généreuses, ils se baigneront dans la darse ou ils iront explorer pour la centième fois la grotte Absinthe qu'il faut forcer avec le flux pour rejoindre ses entrailles, un théâtre de reflets qui s'ouvre sur trente mètres de

large, là aussi voilà un secret, le secret des falaises, il règne dans cette cavité une semi-obscurité, l'eau y est fraîche, les voix résonnent, les respirations font de la buée entre les parois, et alors que leurs jambes ne sont plus que des pointillés mobiles, ils ont la sensation d'être immergés dans l'instant même, pris dans le miel des photons et des reflets, autant dire l'éternité, l'éternité de Kergat...

C'est une Bretagne qui ne changera pas, un pays d'enfance, où il y aura toujours la flottille des bateaux, les cageots de maquereaux sur le môle, parfois un couple d'espadons et une fratrie de pieuvres emmêlées, la forêt des pins, ces criques qu'il faut atteindre en se laissant glisser par une corde, une baie où l'été lui-même vient se reposer, immuable, en même temps qu'eux, dans

cette presqu'île qui est comme une île, et ces cinq-là sont à part sur la broderie des landes, presque intouchables, du moins le croient-ils jusqu'au début de la guerre, avant que ne viennent les heures acérées, les heures mauvaises, celles qui blessent et tuent. En attendant, ils clignent des yeux dans le soleil.

Paol est né en 1894, à Brest. Il vient d'une famille finistérienne où les hommes sont généralement employés à l'Arsenal, la base militaire et navale. Il a fait la Première Guerre. Il a épousé Jeanne. Trois enfants, Lucie, Ronan et Pierre, mon père. Officier de réserve, il a été muté en Indochine, dont il est rentré en 1930. Dans le civil, il a travaillé ensuite pour une imprimerie et dans une entreprise de construction. Puis, comme la plupart des Français, il a été mobilisé de nouveau, en 1939, au grade de lieutenant.

Je ne l'ai pas connu. Parti trop tôt, trop vite, comme si le destin l'avait pressé. Mais il nous reste sa Bretagne à lui qui est devenue la nôtre.

Sous le régime de Vichy, une lettre de dénonciation aura suffi. Que contenait-elle exactement ? Personne ne l'a su. Au 1^{er} septembre 1943, Paol a été arrêté par la Gestapo. Il sera conduit à la prison brestoise de Pontaniou. Incarcéré avec les politiques et les « terroristes ». Interrogé. Puis ce sera les camps, en France et en Allemagne. Rien n'arriverait plus jamais à l'en faire sortir, à l'en faire revenir...

Des années après, en dépit du temps passé, j'irais à la recherche de mon grand-père. Comme à sa rencontre.

Alors tout partait de là, un mercredi de septembre 1943, une fin d'été, sur un scénario que je me disais plausible, et les scènes à Plomodiern, ce bourg à l'orée de Kergat, s'enchaînaient dans leur logique cinématographique, avec la voiture luisante, les ordres et les coups, les types de la Gestapo qui avaient dû le menotter, pas le genre à se laisser embarquer comme ça, non, et ils l'avaient emmené en le poussant devant eux, vite, jouant sur la surprise, lui pâle comme un linge et eux pressés, brutaux, glissant par le perron, le jardin au palmier, celui dont Paol disait qu'il rappelait l'Indochine, en réduisant leur intervention pour éviter qu'un attroupement ne se forme dans la rue de Leskuz, un chemin élargi

au sommet d'une colline, autour de ces deux villégiatures, deux bâtisses identiques et accolées, blanches aux volets gris, érigées par un entrepreneur de Quimper pour ses filles jumelles, avec un tel souci de symétrie qu'on avait l'impression d'une image dédoublée ou d'un bégaiement visuel, seul le palmier à gauche les différenciant peut-être, et sans plus attendre la traction vert foncé avait pris le virage du haut, poussé son accélération vers le Menez-Hom, cette montagnette qui ouvre et ferme la presqu'île, dépassé les haies pour disparaître derrière les cyprès dominant la colline, le visage tuméfié de Paol appuyé contre la vitre mouchetée de boue. Voilà.

J'imagine encore. Pierre a douze ans... En compagnie d'un camarade qui l'attend derrière la grille, il va aller jouer